



Le paupérisme et la criminalité

Monts de Piété de Gand, Namur, Tournai
et Malines.

© C.R.C.H., Louvain.

Armoede en misdadigheid

150

De Bergen van Barmhartigheid te Gent, Namen, Doornik
en Mechelen.

© C.R.C.H., Louvain.



Cette illustration vous est offerte
par les firmes dont les produits
portent le timbre
Artis-Historia.

Reproduction et vente interdites.

S.V. **Artis-Historia**, S.C.
Rue Général Gratry, 19
1040 Bruxelles

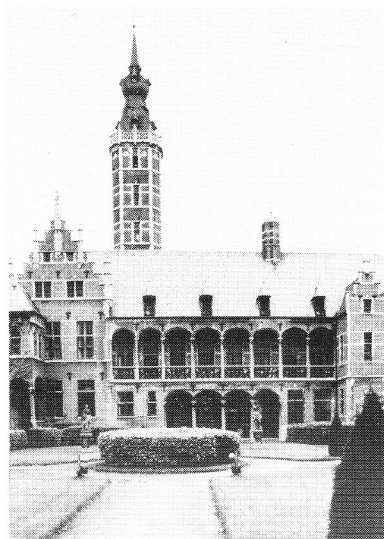
Deze illustratie wordt u aangeboden
door de firma's wier produkten het
Artis-Historia zegel
dragen.

Nadruk en verkoop verboden.

S.V. **Artis-Historia**, S.C.
Generaal Gratrystraat, 19
1040 Brussel

Paupérisme et criminalité

150



Les monts-de-piété ont été institués pour lutter contre le fléau de l'usure. Les taux auxquels les nécessiteux pouvaient y emprunter de l'argent étaient en effet considérablement moins élevés que ceux pratiqués par les usuriers particuliers.

Le Concile de Trente avait placé les monts-de-piété au nombre des œuvres charitables. Mais dans l'Europe de l'Ouest et du Nord, ils furent davantage le fait des autorités laïques que des institutions religieuses.

Les pauvres: une présence inquiétante et obsédante

Lorsque l'on considère l'Ancien Régime (fin du moyen âge, révolution industrielle), il n'est pas possible d'isoler une classe de défavorisés. Les pauvres vivaient géographiquement mêlés à l'ensemble de la population et étaient issus de tous les horizons populaires. C'est pourquoi la pauvreté était, en ces siècles, une réalité quotidienne, une présence souvent inquiétante et une menace obsédante.

Présences inquiétantes

Les errants étaient nombreux dans la société d'Ancien Régime. Il s'agissait surtout d'hommes et d'hommes jeunes. Ils se déplaçaient, sans point d'ancrage, et travaillaient au gré des chantiers, des récoltes et d'autres emplois saisonniers à effectuer. Parfois ils monnaient un petit talent ou une compétence particulière, musicien ou maître d'école, qui leur procurait, l'hiver, des élèves et un havre.

Plus inquiétantes et plus dangereuses étaient les bandes qui vagabondaient. On redoutait particulièrement les groupes de soldats. C'est que ceux-ci vivaient bien davantage du pillage des terres ennemies et amies que de leur solde, maigre et au versement aléatoire. Une fois la campagne militaire terminée, du fait de la paix ou de l'hiver, beaucoup de ces soldats étaient incapables physiquement ou psychologiquement de se réadapter à la vie civile, et poursuivaient une existence marginale. Des soldats désertaient aussi une armée qui ne signifiait rien pour eux puisqu'ils étaient alors tous mercenaires.

Mais l'errant, c'était d'abord le paysan déraciné. Ouvrier agricole sans terre ou petit propriétaire ayant perdu la siennes et qu'une crise économique, même de faible ampleur, privait de tout espoir d'embauche.

Menace obsédante

Le pauvre n'a que son travail pour vivre. Son monde, c'est celui de la nécessité où l'absence de réserves, et notamment de réserves alimentaires, condamne à la hantise du pain quotidien.

Les pauvres mendient et le cadre de leur vie est affligeant. Ce sont des vieillards et des infirmes. Une proportion non négligeable de ceux-ci est fort jeune. Le travail prématuré des enfants et la sous-alimentation expliquent cette situation. Les plus misérables sont les veuves. A la campagne, les pauvres, ce sont presque toujours les journaliers. Ils sont par excellence les dominés, les dépendants. Deux mécanismes les maintiennent irrémédiablement dans cet état: l'analphabétisme qui les met à la merci de ce qu'ils « signent » et l'endettement qui est leur lot pour subvenir à leurs besoins même durant les bonnes années. En fait, entre vagabonds, mendiants et nécessiteux, il n'existe qu'une différence de degré. La précarité fut la grande caractéristique de la condition populaire de l'Ancien Régime. Elle modela durement les esprits.

F. Hiraux

Paupérisme et criminalité

150

La pauvreté: fatalité ou mal intolérable?

La charité s'exerça par l'aumône, le subsidie des hôpitaux et par le dévouement. Mais, au nom de la morale, on jugea aussi de plus en plus sévèrement les pauvres. Au 18^e siècle seulement, on comprit qu'il s'agissait d'un problème de structure de l'économie et de la société. Voir l'ampleur de la pauvreté d'autrefois, c'est comprendre l'originalité du monde dans lequel nous vivons.

La pauvreté et les pauvres faisaient peur.

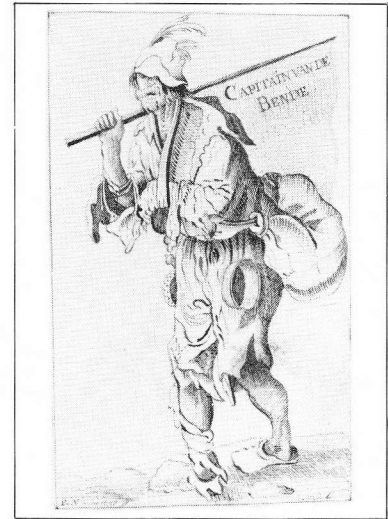
En fait, a subsisté durant toute l'époque moderne (15^e-18^e siècle) l'idée médiévale que la pauvreté était voulue par Dieu et que les pauvres étaient sous sa protection. L'aumône était un geste tout à la fois charitable et superstitieux. D'autre part, l'Eglise de la Contre-Réforme, dans ses efforts d'encadrement des fidèles, comprit la nécessité religieuse et sociale d'améliorer les institutions charitables existantes et de soutenir toutes les initiatives nouvelles (orphelinats, sœurs de Saint-Vincent de Paul...).

Mais les pauvres apparaissaient comme une menace contre l'ordre social. Suspectés de propager les épidémies et, au 16^e siècle, les hérésies, on redoutait surtout leur engagement dans les « émotions » populaires qui éclataient lorsque la misère était trop grande. On vit davantage dans le paupérisme un problème d'ordre public. Charles Quint et tous ses successeurs légiférèrent; les villes organisèrent et contrôlèrent la charité. On distribua un secours aux infirmes mais on chassa les vagabonds et on engagea tous les pauvres à travailler.

Car, au 17^e siècle, une morale raffermie jugea sévèrement le chômage des pauvres et craignit pour la liberté. On voulut construire des « maisons de travail » dans lesquelles, pêle-mêle, délinquants, prostituées, orphelins, vagabonds et fous apprendraient l'honnêteté par le travail. Mais l'argent fit défaut.

Au 18^e siècle, on ressentit moins la pauvreté comme une faute personnelle et davantage comme une carence de l'organisation sociale. La solidarité devint une exigence. Cette philanthropie était liée à la recherche nouvelle du bonheur. Plutôt que de contraindre les vagabonds adultes au travail, ce qui était illusoire, on voulut doter les enfants pauvres d'un métier par un enseignement professionnel qui débuta alors. Mais cet enseignement, comme les nombreuses mesures « éclairées » que prit Joseph II, avaient la même limite fondamentale: ils aménageaient la situation, ils ne s'attaquaient pas aux racines du mal. Celles-ci tenaient aux fondements mêmes de la société et de l'économie rurales. Ce n'est que lentement avec l'industrialisation (lois sociales, hausse du niveau de vie, progrès médicaux...) que le paupérisme recula et finit par disparaître de l'horizon des Belges, sinon de la vie de tous d'entre eux.

F. Hiroux



Mendiant en guenilles

J. Van Dulken, 1774.

Les soldats étaient toujours des défavorisés: la misère les conduisait à leur engagement et une vie dure, ensuite, les attendait. Victimes comme ce « capitain van de Bende » ou tourmenteurs (bandes), les soldats ont été dans tous les esprits associés à la misère.

A lire:

Jean-Pierre Gutton,
La société et les pauvres en Europe (16^e-18^e siècles),
Paris, P.U.F., 1974.

Paul Bonnenfant,
Le problème du paupérisme en Belgique à la fin de l'Ancien Régime,
Bruxelles, 1934.